

moralement, passant entre les mailles des filets. Des éclaboussures, des retranchements, preuves d'une bataille qu'on n'a pas cherchée, il ne reste pas grand-chose à conserver. Pour le prix d'une victoire, je ne pratique pas de parade, tu ne pratiques pas de parade, il ou elle non plus. Ces temps, les nôtres, sont tapés. Contre toutes les commémorations, je dis vive la greffe d'outre-terre. Vive la révolution en culotte courte, avant le port de la ceinture et des mitaines. Où sont la surface et le niveau qui vont aplanir l'édifice et faire rentrer les angles dans leurs mâchoires ? Sauveur affecte un rictus de déménageur, croisé de démolisseur, comme pour mieux se renseigner sur sa nature. De ce qui lui paraît devoir en dépendre, même cela ne trouve pas grâce à ses yeux. Le transfert des fonds n'a pas eu lieu, du moins selon les codes en vigueur du sommet à la base de la pyramide, en raison d'un manque de confiance, d'une incompatibilité d'humeur. C'est dire que se sont froissés sur son compte les plis de la grande truanderie.

Pour lui, l'honnêteté accuse les coups. Elle est impuissante à raisonner et à féliciter le quidam qui a pris la machine à défaut et vidé le tiroir de la caisse. Sauveur n'est pas quitte avec cette façon d'écrire à rebrousse-poil et par procuration. Honte aux instructeurs, tout romanciers qu'ils soient d'histoires tombées sous leur giron ! Honte aux examinateurs, toujours plongés dans les profondeurs du bien au mal. Vous vous abîmez le coccyx à réclamer l'ordre et à récolter du vent dans vos chambres à air. Vous décortiquez les pinces de la république et vous serez

maudits par les punitions que vous infligez. Ne voilà-t-il pas que le manque d'air procède par accumulation au tréfonds de ce commerce de muselières. Sauveur les a boudés, ces ronds de jambe, avant de se faire choper à son tour, pour avoir tiré l'alarme de la logique. Et puis, la noyade a du bon quand elle remonte les corps à la surface et les dirige, dans les hasards du courant, au large ou au rivage qui ne les attendaient pas aussitôt. Cette surface ou n'importe quelle autre vaut pour lui toutes les solutions et tous les succédanés de l'exclusion comme de la réclusion, sans échéance.

Reste à la surface des choses. Vis en apesanteur, marqué par les rancœurs de leurs jeux de massacre, marqué par les vengeances des mains de maître et marqué par l'assaut, enlacé dans le fer qui asservit. Ronge ton frein, passe ton tour, car elle t'indigne la menace d'un cloître construit pour mieux limiter l'horizon et enfermer derrière. Décor de grillages et de chaînes, la ferme porte bien son nom, avec ses bêtes parmi lesquelles des poules exposent leurs œuvres. Sauveur concède qu'il faille faire l'œuf pour obtenir la permission qu'il refusera. Une nuit par douzaine, il rêve de cette ferme. Irrésistiblement, une illumination le conduit vers le poulailler. Déjouant le fusil de monsieur, il cherche bien sûr les œufs qui ont été ramassés la veille et rentrés dans la maison aux volets clos. Mais il remet à plus tard l'éventualité d'une découverte pour se lover lui-même dans le foin au pied de ce tabernacle. Le culte de l'œuf, quoiqu'il rejette les genuflexions et les agenouillements, tolère quand même une prière que Sauveur

ânonne en gloussant. Nous ne sommes que fœtus de paille, intime-t-il aux puissances du perchoir.

Dans ces oiseaux incapables de voler, son rêve vénère une manigance du destin qu'il traduit comme une incitation à la révolte. A l'analyser de près, tout indique chez ce volatile la fragilité et le désigne par conséquent mieux qu'une proie. Non pas un mirage ni un élargissement, mais un sacrifice ! N'existera-t-il sur terre qu'une seule domination, même ramenée à sa plus simple expression, même remontée à sa plus probable source, qu'elle prendra pour Sauveur la forme et la matière d'un œuf. A son image, les difficultés qu'il rencontre dans sa recherche d'un langage privé d'habitudes s'éclipsent. La plénitude de l'œuf atténue la pénitence.

Douceurs confrontées aux insignifiances, les œufs lui rendent la joie de ces matins où tout ce qui a été refoulé surgit. Matins jetés par-dessus bord, écrabouillés par les ténèbres de la dépendance, petits poulets chéris, voici le sens de cette exploration : la broche. Sauveur se brûlait les doigts à la rôtisserie. Il observait ses amis cuire et il croyait que la révolution attendrait encore. Sans cela, elle ne serait pas une révolution dans la pure tradition. A vous donner la chair de poule aux dynasties et leur faire, en tout bien tout honneur, et aux petits oignons, une grimace et un coucou.

Sauveur s'évertue ainsi à neutraliser la vitesse, avec l'intention d'éviter les dérapages qui limiteront la durée et l'étendue de sa révolte. Abstraction faite d'un circuit conçu pour lui-même, il ne présume pas de ses forces. Par amour de la peur ou peut-être

seulement par peur, il marche sur des œufs. D'ennui en ennui, il se fortifie, se sépare de ses provisions d'arguments, avant de se laisser envahir par la peur de perdre ce qu'il ne possédera jamais. Parce qu'il est ruiné sans avoir rien possédé, il se met en boule contre les absents qui auront partagé avec lui son infortune.

On n'a peur que des gens qu'on aime. On a peur de son père, de sa mère, de son pays, et l'on redoute leurs peurs comme ils craignent celles qu'on leur demande de ne pas faire et de ne pas avoir. On a peur de l'esquive plus que du coup, du mineur plus que du charbon ou de l'abeille plus que du miel. Au lieu de suivre un modèle qui finit toujours par ériger un coq au clocher de l'église, par ramener le chien à la niche et par rendre l'argent à la banque, n'est-il pas préférable de crever l'abcès et de revêtir tous ensemble, pour la parade, la salopette ? Prouver l'erreur par le bleu de l'ouvrier et par la place de l'outil équivaut, eu égard aux qualités de l'homme, à lancer des engins bourrés de dynamite contre les murs des prisons. Avec pertes et fracas, les coups de semonce renvoient les paradis aux paradoxes. Comment, autrement que par les chemins des idées, se rendre au point où la position debout ne remplit plus son office ? Suffit-il de recommencer à se relever ou de trouver tout bonnement un nouvel axe de déséquilibre ? La réponse suit son cours sous le joug des générations victimes d'une oppression. Pas plus qu'un fardeau ne dévoile d'emblée les tourments qu'il occasionne, elle ne réveille la conscience. Personne n'y pourra rien, sauf à envisager le problème sous l'angle d'une quête qui s'arrêterait au

pas de la peur. Sauveur fait son miel de ce qui détrône la peur. De là, il se reporte dans les délices de la nature, entre herbes et fleurs en folie, vers l'habitation aux têtes hautes, les yeux rivés sur de grasses mutineries au galop, sur la croupe d'épandages aux vents assortis. Soudain il aime tout défaire pour refaire, par amitié, par révolte et par instinct. Mais la peur reconnaît là un rival, le désespère, en nie l'existence, entendu qu'il en obtient un changement de côté.

Chance et peur sont sœurs de lait. Si elles tournent, c'est l'une autour de l'autre. Et c'est aussi, comme toujours, depuis peu longtemps. Tantôt au lever, tantôt au coucher du soleil, elles s'imitent à mesure qu'elles digèrent. Pour toute nourriture, Sauveur leur glisse un pot de yaourt, lui qui sait en manger, n'en déplaît aux apôtres de crime. Un yaourt n'a jamais tué homme ni enfant, malgré la fermentation d'où il provient. C'est donc un blason représentant un pot de yaourt qu'il a adopté en guise d'assurance vie et de combinaison gagnante. Yaourt ! Presque une onomatopée, presque un symbole, presque un appel au secours. Un oui suivi d'un non. Une irruption. Rien n'importe autant pour un détenu que de savoir manger un yaourt. Au demeurant, Sauveur renverse le yaourt de la prison dans celui de la liberté puisqu'il est défendu de faire le bébé avec du lait caillé. En outre, la question de la parole repose sur de trop jeunes têtes pour repartir à l'assaut. Un si frêle objet détient tous les pouvoirs, sinon toutes les explications, ce qui ne vaut pas mieux. Son couvercle hermétique, sa date limite de consommation, ses motifs

parfois, ses arômes à base de gélifiants et de colorants, donnent envie, d'enfiler le pyjama des génies de la révolution. Notons aussi qu'on peut rater une révolution, mais pas un yaourt. Toutes les réclames pour cet aliment grouillent de codes et de subterfuges qui font avancer incognito vers l'embouchure des biens. Le bistouri de la révolte y prospère, imbu de mandales et de gnons. De cette menace se désignent les volontaires, prévenus du risque par hasard. N'est-ce pas la crème du drame ? Celle qui donne une apparence où il n'en fallait pas. Celle qui imite les gringalets de toutes extractions à recourir à l'autorité par peur et les chouineurs de première à extorquer une ambulance à la police. Par tact, Sauveur se réfugie dans l'entonnoir des mots. Il en laisse filer quelques-uns, les chefs et les patrons de préférence. Dans les larmes qu'il simule de son mieux s'est déversé un élixir qui s'attaque aux taches posées portées par les galons. C'est le détergent par excellence qu'on veut pour les caporaux qu'on veut, soit dit en passant. Alors que le coup d'Etat vient à tomber entre les mains de Sauveur, l'entonnoir se soulève. Cette fois, il n'y a plus d'hésitation à avoir, mais une lutte à mener contre la protection que les gens exigent. Ils sont morts de trouille et sans recours. Et tandis qu'il ne voit que coups de pied aux fesses, on continue de numéroter les bombes atomiques sur le compte à rebours. Mais de les figoler avec autant de soin mène en impasse. Pourtant, l'impression que l'imminence triomphe joue un rôle inverse. Sauveur fait le vide autour de lui. Comme d'aucuns d'ivresse, il est en état d'imminence. Il ignore qui il est, ne

contemple rien, ne se soumet pas, n'en fait pas une affaire. Il sait profiter des préjugés d'autrui pour ne plus être ce qu'il croit être. Sa supériorité s'amenuise aussi. L'imminence se suffit à elle-même. Il ne va pas devant, ne va pas droit, il va de travers. Il ne se conduit pas en sujet de rencontre, mais en point de rencontre. Sa force, on la lui concède donc. C'est un lot de consolation par addition d'imminence et par négation d'absurdité. Soit encore, en un mot, par reddition. Cette manière de céder tient du prodige. Qu'on le définisse comme un va-et-vient au-dedans d'une parenthèse ne contrarie pas le besoin naturel d'étancher sa soif de liberté. Ni la défense contre la machine. Sauveur a fait le nécessaire pour s'assurer qu'il n'y a pas un double jeu. Lui en tout cas, sans transiger, se révolte contre la machine, même sous la forme d'une religion en mauvaise posture. Sentinelle au garde-à-vous, la machine est l'ennemi. Certes, elle mérite le respect pour autant qu'elle soit remplacée. Le respect : alliage de l'hypocrisie et de l'indulgence.

Fixe ! La machine rampe en sournoiserie. Elle impose, elle supprime. Et tout ce monde qui se prosterne à ses pieds ou qui la compare à l'homme. Assez, assez ! Allez donc tous les deux dans le même sac, revendique-t-il à un parterre désolé. Dans sa solitude, il vit la prison comme un détail qui a échappé à la machine et qui prend de plus en plus d'importance. Bientôt, il ne verra que ce détail dans la démesure d'une politesse envers sa révolte passée. Il en fera un point de rencontre pour les outrances qu'on ne pouvait pas prédire. Repoussant son enfermement aux

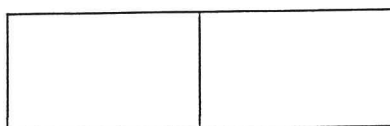
limites de la mémoire, il se rendra libre. Déjà, lorsqu'il s'était constitué prisonnier, il avait réalisé à quel point son amour-propre méritait une meilleure éducation. L'idée s'était ensuite estompée dans son esprit de mettre en place une police d'hommes et de femmes postés aux arrêts d'autobus et aux feux rouges une clé à la main. Question politique, il se sentait sous la tutelle de fausses considérations ou plutôt, mais comment le dire ?- de sévérités. Il attribuait cette gêne à sa rigueur. Oui à non, oui à ce qu'on n'arrive pas à dire ! Sa politique s'érigait sur l'abolition des limites. Bien évident, dans ce cas, qu'il n'était pas près de jouer le moindre rôle sur l'échiquier. Et moins encore là où on l'attendait ! Parmi toutes les parades qu'il expérimentait, celle qui consistait à revendiquer un droit déjà acquis lui semblait une bonne méthode pour le préserver et, plus encore, pour en obtenir de nouveaux qui ne correspondaient pas aux intérêts des gouvernements. Par cette manipulation inconnue d'école, on accédait aux généralités desquelles partent les routes vers la critique : égratignures, bobos en série... Idem pour les rafraîchissements découlant de cet arrêt d'images qui en entraînaient d'un peu plus fracassants chaque fois qu'on le souhaitait. De sorte que l'engouement pour la vie reposait sur le piège.

Je casse la figure. Sauveur Raivaud s'indigne du droit de visite. Ne reproche-t-il pas au mouvement de créer l'illusion ? Qui avance ? Qui est là ? Quel mal fait-il ? Je me méfie. D'ailleurs, j'ai peur. Je ne le dirai jamais assez. Le piège est le début. Le piège est chez soi. Il n'y a plus qu'à retenir son souffle.

C'est bien de l'admiration qu'a Sauveur pour les gens qui se donnent des allures de voyageurs ou d'explorateurs. Bien que la majorité d'entre eux s'invitent aux banquets et perpétuent ainsi, loin de leurs bases, la culture des fayots, le sens qu'ils suivent de prison en prison, de sas en sas, porte conseil. Peut-être l'immobilité retrouvée oblige-t-elle à reconnaître que seuls les sas et les parloirs permettent de différer l'alerte. Qui passe sans gémir bénit ces endroits. A leurs anneaux coulissent les poulies de délivrance. C'est la ressemblance qui fait vivre. Demain, le tunnel prend sa fourche.

Se révolter pour laisser chacun prendre sa part du butin. Que l'on comprenne bien le message : chacun va où bon lui semble. Le butin ne se partage pas, il est déjà lui-même servi. Sauveur se faufile, comme il peut, dans cette distribution qui n'épargne personne. Loin de là l'idée de prendre une revanche. Au contraire, la théorie a trop frotté sur les rêves pour faire encore des étincelles. De la même façon qu'elle ne se transforme pas en pratique, elle ne retourne pas à la case départ. La théorie, vieux réflexe d'aristocrate, refuge du divin attardé, crevasse de l'apologie, marchandise avariée, c'est dans son giron qu'on commente la jouissance. Passe encore cette définition de la jouissance comme abondance. Dire qu'il ne reste rien pour toi, pauvre Sauveur ! Tu repousses l'avance des bienfaiteurs. Tu fonces sur leurs théories toujours ravi de découvrir quelles formes de défense elles alignent. Aucune théorie n'a de force. Elles ont toutes une superposition de défenses qui s'annulent entre elles.

Leur seule efficacité réside cependant, vue de l'extérieur, dans l'art de faire avec le temps toujours plus mal. Elles défraient donc la chronique, aggravant leurs empreintes dans la souffrance qu'elles engendrent et fracturent ensemble. De ce qui ne vient pas d'elles, qui n'apporte rien de plus, elles font des liasses comme des dominos. En père tranquille privé de victoire, Sauveur joue. Il contre et rejoue. Sa préférence pour le double zéro se passe de performance. Mieux que l'indifférence, elle délimite l'égalité des chances sans l'écrire :



Double zéro ! Le monde changerait d'allure si chaque, joueur s'en défaussait avant la fin de la partie. La révolte à son apogée, quand on l'admire pour sa rareté, n'est-elle pas un coup pour rien ? Mais au-delà de cette portée, le double zéro rend compte de la vacuité d'ici ou d'ailleurs. Sauveur a demandé que tous les détenus du monde adressent à leurs ministres de la justice, sous couvert des directeurs de l'administration pénitentiaire, un double zéro griffonné sur une feuille libre. Il faut qu'ils sachent. Quand bien même il s'agirait d'un jeu de hasard ! Car la mémoire du jeu décide de la victoire. Autrement dit, la stratégie dépend des forces en présence et elle simplifie l'échéance de la partie par le recours

à la méditation. Sauveur s'est fait porter dans sa cellule un jeu de dominos. Il joue contre lui-même. Il n'y a pas de revanche ; le vainqueur remet tout en jeu. Au bout de quelques parties, il ne se souvient plus du nombre de victoires et de défaites. Ce n'est pas faute pourtant de compter les points et, dans certaines situations, de se faire remplacer par un autre lui-même pour mieux respecter l'esprit du jeu. Or le mal qu'il se donne à déployer au maximum les dominos lui crée une volupté dont il se plaît à briser la ligne. La leçon à retenir n'est pas qu'avec les mêmes pièces on peut tout rebâtir ou non à l'identique, mais plutôt qu'il vaut toujours mieux interrompre une partie que la poursuivre sans jamais l'attraper. Ceci d'autant plus que Sauveur retourne son domino au tout dernier moment, d'un coup de pouce caractéristique du libérateur qui siège en lui. Mais en chef de bande fortuit, il préfère l'ordre de dispersion à l'hypothèse de la victoire. De même qu'il attribue une figure à chaque pièce du jeu, il ne rêve que d'aventures. Il cherche donc des labyrinthes avant d'en emprunter les issues pour franchir les épreuves du repêchage. Puisque l'élimination viendra tôt ou tard, qu'elle coupera la ligne par surprise, il n'y a de temps à gagner ni à perdre. Que l'on s'entende bien sur le but à atteindre ne dévie pas Sauveur de son abdication.

Au moins il vit ses jours comme une partie de dominos contre le culte des subtilités. Ses adversaires ont beau changer de camps et de règles sans vergogne, il n'accorde aucun répit aux arbitres pour décider de leur exclusion. « Inégalement » pris, il ne croit pas

non plus en leurs représailles. Si l'on y prête mal attention, on en déduira qu'il fonde sa recherche sur la symétrie. De plus près, on rectifiera en précisant qu'il s'en approche seulement par les frontières du monde de l'indulgence. La pagaille y prospère. L'on y turbine avec le désir de se singulariser en reportant sur les autres le choix de l'innocence ou la grâce, jusqu'à ce que cette république serve de modèle.

Eh bien oui, parlons-en du mufle ! Le voici chef à l'état brut. C'est arrivé si vite qu'il n'en croit pas un mot. Donc il tape, comme de bien entendu, de toute sa force. Plus il cogne, plus sa force augmente, ou le contraire, il n'en sait rien et n'en veut rien savoir. Le bien qu'il se fait à faire du mal rachète à ses yeux l'intelligence qui lui manquait et qui a fini par accepter n'importe quoi. Si le chef est quelqu'un d'intelligent, cela se sait. C'est là tout le problème. Le pouvoir ne se prend pas avec la tête, ou il se perd aussitôt, certainement.

Bah ! N'oublions pas les coups de pied au cul qui se perdent. Sauveur fait son malin. A son avis, le pouvoir ne se prend pas, il se refuse. De même, le pouvoir ne se rend pas, il se sauve. Il se tient à carreau. Puis quand il dit cela, Sauveur n'a plus rien à dire. Il regrette d'avoir parlé. Il promet de ne jamais plus recommencer, mais il ne peut pas résister. Le pouvoir s'est affalé. Il se ramasse comme le drapeau d'un pays sans histoire, ou celle d'une fraude. Toute l'énergie épuise le présent. Le pouvoir, c'est ce feu d'artifice qui apprend à courir. Au ciel, il laisse le mot de la fin. La liberté se rhabille. Allez-vous-en. Allez plus loin. Envie de crever.

Puis revenir à soi, remonter l'échelle, se réhabituer, se faire passer pour quelqu'un d'ici, avant de rallier la terre par pauvreté. Les conditions sont réunies pour établir le camp et destituer maîtres et spectres. Qu'ils se traquent entre eux ! Si le monde a fait faillite, c'est qu'on ne semble pas s'en souvenir. Sauveur s'en tient là pour une fois, sans crainte pour l'extinction de l'espèce. Ni contre elle. Sur les révoltes où il se rue, croît une fosse qui l'attire et joue à dire le bien du calme. Ce relâchement masque son apprentissage. Il en connaît plus en se moquant qu'en terminant. Toute la sauce qu'il prépare dans son coin s'accompagne d'exercices de dispersion.

Sens de la dispersion, il l'exploite jusqu'à la ligne d'horizon. Y a-t-il là-bas encore une prison qui échange l'intérêt de tous contre celui de chacun ? La parade se résume dans ce refus d'arbitrage. Aussi la révolte n'existe-t-elle que dans la durée. Tout le reste est littérature et garde à vue. Que d'opportunistes ont gâché d'occasions de répartir les risques ! Au fond, ils s'éliminent du jeu pour mieux donner leur chance aux arrivants. Oui, on ne fait qu'arriver à la révolte, sans l'atteindre jamais. Non, on ne se libère pas de l'envie de détraquer le mouvement. Qu'on ait ou pas le cran d'en décider ne limite jamais la portée du fiasco.

Ligne de fuite, ligne du fiasco. Sauveur Raivaud n'en discute pas la splendeur. Il faut pour cela un plein d'ennui dans le réservoir des jours. C'est le geste du mendiant, la main tendu vers la lumière, passant les couleurs des passants. Mais la police fait de la prévention, toujours remise à l'eau par la virulence d'un boute-

en-train. Sauveur s'empare du rôle en plein drame. La main finit par tomber. La lumière finit par tomber. Il n'y a rien à dire des liens qui les unissent. La police cherche son équilibre. Sans doute a-t-elle trop tendance à se servir de son bâton comme d'une crécelle. Funambule pour le moins dérisoire, il se façonne un balancier dans la matière même du fiasco. Il se découvre des penchants qui le retiennent de tomber à la renverse dans le vide. En accord avec l'ennemi, il réfléchit encore plus. N'a-t-il pas, jusqu'à ce jour, passé et dépassé son temps à réfléchir ? C'est même devenu un état naturel où la disposition n'intervient plus comme ingrédient. Or son esprit se développe encore pour réfléchir à un meilleur sort, pour y trop réfléchir. Il ne se demandera pas comment, ni quel revers de la médaille répugne à l'en contraindre. Tout l'entraîne pourtant, dans ses idées, à ne plus réfléchir. Il n'a mené sa vie que pour mieux se la faire découper en morceaux. Le premier qu'on lui retirera ne croit pas si bien dire et lui restituera son être entièrement. Ayant rarement en effet dit ce qu'il pensait, ni pensé ce qu'il disait, la révolte a contaminé et écrasé, comme dans un laminoir, chaque parcelle de son esprit, vers le passé comme vers l'avenir. Pas de commandement, rien qu'une bringue d'aube en daube, pouffe-t-il avec malice. C'est que ça mijote dans la cafetière. Un express, un ! La prochaine fois, on lèvera le verre à la révolte, à la patronne. Il faut raison garder devant tant de gens qui faussent compagnie à la faveur d'une gloriole ou d'une grand-guignolade. Ils n'ont pas touché leur gain que déjà ils se croient obligés de nier leur

reniement. Du reste, ils ne connaîtront jamais le plaisir de mener à la révolte à son terme. Sauveur sent qu'il se déleste ainsi chaque jour de ses bagages. Et qu'importe si les millénaires d'esclavage subissent le sort des grelots ! A l'inverse de l'individu, le troupeau n'a jamais ce qu'il mérite. Tant pis pour la collectivité si des plus impatientes que Sauveur vident leur sac tout à coup. Le danger ne retrouve plus son chemin. Il semble que le temps s'écoute parler. Sa fin approche. Il grimpe sur les tréteaux de la foire d'empoigne et entonne l'hymne à l'évasion. Ce qui vient d'être dit se récupère sur le reste. Qui se protège s'embobine.

IV

LE SONGE

Jour et nuit, la porte renonce à s'ouvrir. Ce n'est pas pour la racaille qu'elle aborde le sujet autour duquel Sauveur Raivaud s'éternise. Cette prison, cette planète, cette révolte, rien que des mots. Le sujet est de trop, le verbe est de trop, le complément est de trop. Quel alambic les distillera ? La bouteille, oui mais la bouteille a des yeux de verre. Et que sont ces mots qui enfantent la révolte, sans quoi elle demeure au seuil de l'épicerie, sinon de la boucherie. Comme des quartiers de viande, les mots vivent au crochet de la révolte. Sauveur se console qu'un charcutier figure parmi ses ancêtres. Nul doute qu'il coupait déjà les cochons en rondelles.

Mais autant cette similitude avec le passé l'attire, autant elle le dissuade de le perpétuer. Bon sang de charcutier, qu'est-ce que cela te rapportait de fanfaronner ? Le curé du village barbouillait ses homélies de chair à saucisse. Pourquoi bigre réclamait-il toujours deux cochons ? Il en voulait peut-être trois. Mais il en obtenait un seul ; et pas le meilleur. La puanteur de ce troc a traversé le temps. Elle semble même ne pas avoir terminé sa course, toute de dentelles évaporée. Sauveur a attrapé du retard. Il comble la rare vulgarité qui abuse de son monde. Ce coup-là, il s'interpose. D'un côté le rêve, de l'autre la réalité, aucun arbitre

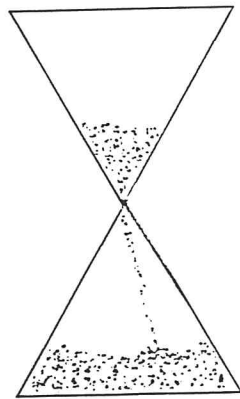
ne pourra jamais trancher. Procédons d'abord au remboursement avant de passer les tickets d'entrée au hachoir. Ce coup-là, le carnaval harponne les resquilleurs à tête de décoration. C'est la révolte du rire. Sauveur braque les miroirs. Le désir d'imiter relève de la pathologie des foires. En l'occurrence, un habit de clown fera l'affaire. Il n'est pas encore question de taille. Et pour ne pas quitter ce temps de rire et de révolte, il acquitte un droit d'asile. Il ne s'agit même plus de brouiller les pistes en débitant des âneries ou des banalités. Cette incohérence pousse à l'auto-dérision. Montez dedans. Plus on sera, mieux ce sera. L'émotion aussi réussit les partages. Imagine-t-on que tout ce qui a été laissé sur place sonne l'heure de la reconstitution ? Et rien de ce qui passe entre les mailles du hasard ne relance l'émotion. L'ancêtre charcutier n'a aucune excuse dans la mesure où il ne présentait pas les siennes. Sauveur s'en rapproche néanmoins. Il lui semble qu'en allant vers les gens, il devient moins étranger à lui-même et donc plus rebelle que de coutume. De même, il a constaté que l'abandon le menaçait au moment où ses réflexions et ses analyses sur la décomposition du système de la société allaient le plus loin dans le rejet de toute concession.

Peut-être le laisse-t-on s'enfermer lui-même à trouver seul la parade à tant de mauvais traitements. Ce goût dans la bouche, c'est celui de la mort. Mais Sauveur a trop regretté la disparition de ses camarades de leur vivant pour les pleurer à leur mort. N'est-on jamais quitte au monde qu'avec ce qu'on en possède ? De là l'amertume d'aucuns pour la dépossession.

Bien sûr qu'il existe un modèle du rêve dont le fil conducteur reste aux mains des maîtres et qui se brise quand même, mais de détresse. Rien ne sert de clouer la planche de salut sur le cercueil de la déconvenue. Encore doit-on apprendre à se passer du mal. Sauveur ne déteste rien tant que la complaisance à résorber le mal. Le mal n'a pas besoin d'amour. Bien au contraire. Qu'on zigouille ces zigotos ! De toute façon, il reste toujours quelqu'un pour dire que le mal est bien fait et quelqu'un d'autre pour cacher qu'il a été fait exprès. Sans penser que l'une ou l'autre de ces personnes puissent mentir, avec toutes les bonnes raisons du monde, Sauveur répartit les remèdes. Pas question de soustraire un diagnostic à cette indulgence. Car à mesure que son esprit fixe les agents de la révolte, un charme reverdit les vergers d'abstraction. D'ici peu, on entendra définir la qualité de l'homme par la crainte de l'hospitalité. Seule une difficulté d'élocution distingue aujourd'hui le prisonnier de droit commun du prisonnier majoritaire.

Pourquoi se révolter ? Mais parce que la société est une malade qui s'ignore et qui plante des piquets de grève dans les cerveaux des enfants. Elle n'en croit pas son érection. Sauveur institue la grève comme modèle de vie. Le bénéfice de cette action, qui s'applique n'importe où et n'importe quand, va directement au pilon. Il n'est d'aucun avantage, malgré tout ce qu'il bouscule. L'écho porterait si l'on savait calculer pour un tiers une grève contre son enfance ou contre soi-même. Non, on ne peut pas le faire, même sous la menace, même sous l'emprise du jeu.

La malade réclame cependant sa part. Ce n'est ni plus ni moins que la grève de la révolte :



Le sablier ne songe qu'à se renverser.

V

LES FRAGMENTS

- 1- Sauveur a donné à sa révolte le sens qu'il a donné à sa vie. Cette vie, il l'observe tout au moins dans sa mémoire et il constate sans cesse combien elle l'emmène en arrière par le chemin de la négation et, disons-le, de la dénégation.
- 2- N'a pas la chance d'être issu d'un maître coutelier comme son écrivain de chevet.
- 3- Une lettre de plus. Ou un mot qui en remplace un autre. Un mot de travers. Et soudain voici le paysage qui se transforme. Ce n'est plus la prison, mais un habitacle. Non, un désert. Tout va mieux, tout se révolte, tout se déchaîne : les trois âges de la vie. Mais il fait ici un temps de bagnard. Un temps d'écritures qui roulent sur l'or.
- 4- Société malade réagit comme telle. (Accès de fièvre). Malades, docteurs, malades... Prison, quartier général, modèle, laboratoire de la vie redressée parce que l'on n'a (même) plus rien à céder. Sauveur Raivaud : prisonnier de droit commun avec des difficultés d'élocution.

- 5- Peu lui importe le résultat. Il ne le regarde même pas. Il ne travaille pas pour un but. Aucun. Non, il cherche à manipuler au mieux. Peut-être ne travaille-t-il même que le résultat là où l'écrit, ce qui résulte d'une réflexion, passe à la trappe. La succession de haltes se déchire, pour mieux trouver le rythme. Et mieux le perdre. Pour un autre. Il se battra toujours. Un seul but : ne pas obéir.
- 6- Tout n'est que foutaise. Tout est foutaise. Foutaise le promontoire, le précipice, le sacrifice, l'artifice. Son seul courage réside dans sa lâcheté, vu que l'issue du combat dépend de l'origine de chacun et détermine les conditions d'un nouveau manque.
- 7- Tessons de bouteille et d'autre chose. Le pactole !
- 8- Tout n'est qu'ânerie. Tout est ânerie. L'amour, le bonheur, les idéaux, que des tracas à vous faire oublier de vous révolter. Sauveur s'amuse à vous le dire, mais là ne rit pas. Et il se souvient que l'éducation repose sur l'idée qu'une douleur n'est vraie que si elle subsiste à la volonté de la faire disparaître. Vivre dans un monde pareil est un outrage.

- 9- Victoire d'affilée. D'affilée... Publicité pour un strapontin. Sauveur, sans filet, sans issue de secours. Et les tyrans se préparent.
- 10- Etre en taule. Confusion avec la tôle d'acier. Et puis il y a ceux qui prennent la prison pour une formule rapide ou un menu gastronomique.
- 11- Deux personnages en blouse blanche portent un brancard. Objectif d'une vie d'homme.
- 12- La recherche du moindre. Se contenter de peu, du jour où un oiseau s'est introduit dans sa cellule. Un pigeon dans sa cage.
- 13- Sauveur dénigre les morales. Oh comme les mots râlent !
- 14- Devoir de vigilance : pas de compromission, pas de menace. L'expérience, c'est de la merde, dont la qualité n'est certes pas à revoir ni ressentir. Mais de la merde quand même. Pas grave. Il faut l'accepter, ne jamais le rattraper.
- 15- Ceux qui ont tendance à nous faire oublier que d'autres avant ont brisé leurs chaînes. Leurs raisons sont toujours restées les mêmes.

- 16- Photographie prise avec tous les prisonniers. Sauveur s'est mouillé le visage, pour se cacher, surtout pour ne pas brûler.
- 17- Employé modèle, ployer modèle. Employé maous costaud.
- 18- Plus on tend au bien, plus on parodie. L'entourloupe : ce qu'on peut encore dire. Tomber dans la simplicité. Monde divisé, augmenté. Adultes, les ennemis, qu'il appelait la chose, aucune stratégie. Improviser.
- 19- Côté désopilant des choses. Celui qui donne une vue sur les cimetières. Et pas seulement les cimetières des hommes, hauts lieux de rassemblement des protestations achevées.
- 20- Sauveur Raivaud n'est pas de ce temps, mais d'un temps de révolte. Même pas ! Il est du temps de la rencontre entre ces deux temps, à les pulvériser. Aller au panier, faire les poubelles.
- 21- Lui, le spécialiste de la demande.
- 22- Jouer au ballon, mais avec un ballon mal gonflé, comme de vivre avec des gens dégonflés.
- 23- Onirisme. Une rue, sous un soleil. Des vélos. Des femmes jeunes et jolies, entièrement dévêtues, formant un peloton qui

s'étire entre des haies de luzerne. Des dossards sont peints dans leurs dos. Aucun numéro ne se termine en 1, en 4 ni en 7. Rien que des formes rondes.

24- Ancien peintre, tableau à l'envers. Aussi bien se procurer un vieux rafiot pour un long voyage autour du monde.

25- La liberté, que l'on ne nomme pas, n'existe qu'au présent. Sauveurs de liberté, sortez de prison. Attendre, être attendu et oublié. Ne pas aller vers les autres. Etre toujours, du plus loin de sa mémoire, sorti de prison.

26- La liberté, ce moment de la rencontre où tout peut basculer. C'est déjà arrivé, même rarement. Pour un acteur, le sentiment efface l'intelligence.

27- Barouf, privé, crispé, écroué.

28- Etre pressé de ne rien faire.

29- La prison : corsage transparent à travers lequel on croit voir les beautés cachées du monde et qui gâche heureusement la fête.

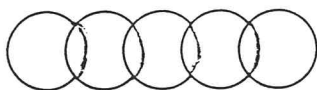
30- La prison : question qu'on veut poser et, pour toutes sortes de raisons, qu'on ne pose pas.

- 31- Rien de précis dans les souvenirs de Sauveur Raivaud ; ou plutôt seuls le vague et l'incertain pouvaient l'être. La mémoire est cette notion même de vague que la prison étanche. La mémoire : un hôte de marque à laquelle il accordait tous les égards. Seul le mystère garde un intérêt. Mémoire est succession de mystères.
- 32- Réserve.
- 33- Le matricule, et en prendre pour son grade.
- 34- Esthétique morale de bonne sœur.
- 35- Aimer la fumée, tout ce qui part en fumée. Évanescence.
- 36- Prison : labyrinthe où l'on ne se perd jamais ; simulacre de labyrinthe.
- 37- Crimes et délits, délinquance dite de voie publique, cambriolage...
- 38- Temps qui s'écoule dans le corps. Aller en prison, c'est ne pas savoir si l'on en sortira, quelle que soit la durée de la peine. C'est bien cette incertitude, cette incroyance, qui font le sens même de la révolte qui s'écoule dans le corps.

- 39- Recherche d'un étourdissement pour tous.
- 40- Question : quel rapport existe-t-il entre l'effondrement et l'étourdissement ? Réponse : pas de réponse sous les décombres.
- 41- Chercher un sens, une direction. Trouver, contre toute attente, le sens de l'humour. Tomber dans l'oubli. Hurler : où suis-je ?
- 42- La racaille. Rire. Passer tout son temps à rire. Un rire : écrire.
- 43- De temps en temps, supprimer l'accent. Comme cela : revolte ou écriture. Supprimer cette matraque de l'alphabet.
- 44- Questions du temps qui se résument toujours ainsi : quel heurt est-il ?
- 45- Chercher des accords, ne point les saisir, improviser, rapprocher par exemple l'apparition du bleu de la façon dont on fatigue un enfant.
- 46- Passeur de somnolence, Sauveur pinaille. Un rien l'accapare, la prison comme le reste. Pinailleur du néant.

47- Berceau de la philosophie, arrière-saison en septembre ou octobre. Les touristes sont encore là. La prison, c'est du tourisme. La ronde des détenus, recherche d'un trésor sous l'acropole. Caméra au poing, naissance d'une nouvelle science : la « filmsophie ».

48- Champion olympique de la révolte, contre ceux qui se reconnaîtront, les inamovibles qui occupent le terrain. Les anneaux olympiques :



disent l'enchaînement des mots. Sauveur, enchaîné à sa vie, joue aux anneaux.

49- Crapules, larcins, gestes manichéens, adjudé ! Sauveur s'accroche aux mots comme aux basques de la révolte. Il pousse l'absurde à bout, il vit à bout portant.

50- Il commande une entrecôte, toujours une entrecôte. Quelle cuisson ? Il s'en fiche. Il retourne à son bureau. Les pieds sur l'ordinateur, la main glissée dans le pantalon. Il jouait. Une vieille jaunisse. Le foi, quoi ! Il n'y pense même plus. Il en profite tout simplement. Il n'apprécie pas ce personnage. C'est contraire à son éducation.

51- Sauveur allait au musée rencontrer l'art. L'art comme liberté supérieure et transcendante, mais qui imprime peut-être sa marque sur la réalité. Allons vers cette rupture ! Cette compagnie lui avait donné raison de vivre en prison, jusqu'à raisonner à l'envers. Supprime l'art et tu seras libre. Vieille rengaine. En ton absence, la poussière a pénétré les pages de tes livres, s'y est cassée la tête.

52- Halte aux phrases. Altercation. Femme, meurtre.

Tentative
----- = Jalousie
Culpabilité

Il ne s'était jamais senti coupable. Une violence soudaine. Le coup était parti. Parti, Sauveur. Il avait crié son innocence. Maintenant qu'il allait être libre, il ne savait plus. Le souvenir s'était estompé. Toute sa volonté s'était un jour retrouvée dans l'oubli. A force de le ruminer à l'infini, sans répit, à en rêver, Sauveur avait vaincu sa mémoire. Quand bien même la thèse du complot n'était plus actuelle, il pouvait toujours estimer sa nécessité permanente et s'exténuer en toute loyauté à clamer ses révoltes.

53- Quittons la cellule 109.

VI

LE COBAYE

Lever les bras au ciel, poings serrés, écarquiller les yeux, se tâter la tête, humer l'air à pleins poumons, non mais quoi encore ! Cet instant, il l'a déjà vécu, mille fois rêvé, cent mille fois mérité. La répétition, elle n'a que trop duré. Finie l'incohérence, en avant, fanfaron, pour des sérénades à mettre à mal les faux-semblants et les rituels. Et dans l'allée plantée d'arbres au garde-à-vous, comme à l'approche d'un cimetière, Sauveur s'accorde une liberté. Brusquement arrêté par les poubelles de la prison, alors que tout l'invite à les renverser et les saccager, il se contente de les ouvrir. L'un après l'autre, chaque couvercle lui sert de bouclier, dont il s'empare pour mimer une vaillante défense contre des assaillants cachés autour des murs. Mais il s'aperçoit que ses ennemis d'hier ont changé de côté.

Faudrait-il tout réapprendre ? Le voilà bien parti, par une nature portée vers la curiosité, si peu opiniâtre, en état d'alerte malgré l'apparence. Toujours il réagit selon son humeur, à la limite de l'imprévu, outre la parenthèse de sa détention. Or il faut effacer plutôt que réapprendre, effacer le passé et le présent avec lui. C'est une difficile opération que d'effacer les objets, les gens, les paysages. Grâce à la rangée des poubelles, il ressent cet avant-goût de la décomposition qu'avive l'image du monde libre. Peut-

être se prémunit-il ainsi contre les liens de la tentation, quoiqu'il ne veuille plus se prendre au jeu, façon de parler, de cette connaissance.

Sauveur a passé son temps à sortir de prison. Avant même son premier cri, il cherchait déjà furieusement l'issue de secours. Sur l'établi et la bonne foi de leurs sens pratiques, la famille et l'école, plus tard le travail, ont planté le décor. Aux trousse de l'or et de l'argent, la prison a redressé les cadres de cette galerie de portraits. Un prisonnier libéré ressemble à un nouveau-né qui tremble. L'apeurement signifie une formidable effort dont la pareille réplique est l'ordre de l'identité. Aussi le monde donne-t-il souvent le sentiment qu'il ne sait trop souvent comment satisfaire ou dévoiler la détresse des autres. Alternative fâcheuse : tu élucides que Sauveur n'ait demandé à personne de venir le chercher le jour de sa délivrance. Les effusions, les accolades, les tu-n'as-pas-changé, promulgués selon les circonstances avec l'innocence ou l'hypocrisie des relations, il préfère les regretter que les subir et les sacrifier que les regretter.

La prison a tempéré son enthousiasme. Elle lui a appris à être seul sur tous les plans, à se plier à lui-même pour ne pas se soumettre aux caprices des lois et des saisons, dans un monde où les autres individus ne compteraient même plus, tandis que la vie en société est la condition même de l'existence. Sauveur contient cette aberration en pensant qu'une solitude complète affûte l'instrument des libertés absolues. Aussitôt il repart en arrière, en proie à l'instinct de rébellion. La fausse pudeur qui le

rappelle dans sa cellule accentue en même temps sa soif de libertés et de sang neuf. Aux gens soumis, esclaves innommables, de savoir que les barreaux des prisons supportent mieux les cordes pour se pendre que les jours pour se corriger ! Que d'incongruité à être avide de libertés, à n'avoir que ce mot à la bouche, quand tout revient à dire qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise prison ! Car on est le cobaye de sa destinée. Seul le hasard peut reconduire quelqu'un vers sa prison natale. Et tant mieux si une mort certaine l'y attend ! Qui empêcherait-on de se reposer sur ses lauriers ? Sauveur s'épate qu'autant de personnes s'acharnent à être libres, alors qu'il n'est d'heureux dénouement que par le récit ou la restitution qu'on en fait. Il est rare d'y parvenir entièrement. Et il faut se contenter de lambeaux pour mieux servir encore de nouveaux maîtres.

Il jette un nouveau coup d'œil vers cette maison qu'il n'a jamais détestée. Avec elle il a fait corps pour mieux s'en sortir de l'intérieur. Elle lui a inculqué d'écrasantes vérités telles que le principe de n'être jamais l'homme de la situation. Elle lui a appris à nier les évidences, à contenir sa rage. Il a failli lui rendre la pareille. En elle, il a vu quelquefois le stade suprême de la civilisation, tantôt dans sa munificence, tantôt dans sa décrépitude. Les quatre murs de sa cellule façonnaient la forme de l'avenir en un radieux blasphème. A chacun son tour, grommelle-t-il, hilare.

La fidélité, si elle existe, a changé de camp. Qu'elle lui semble bien chétive la prison ! Sauveur envie les moineaux qui s'envolent en

grappes de l'autre côté pour s'ébattre à la fontaine de la cour d'honneur. Combien de miettes de pain leur a-t-il lancées du haut de son cachot ? Le jour où l'on changeait les draps, tout le quignon filait par la fenêtre. Un détenu, ancien maître chanteur, lui avait raconté que ce geste pouvait changer des sentences et plus encore pour ceux qui n'attendaient rien de la clémence des juges. Juste quelques miettes de pain afin de renverser le temps sur la nappe de l'impatience ! Oui, on méditera à l'infini sur les soudaines envies qui naissent dans les prisons et s'évadent par les paupières jusqu'en des retranchements invisibles. Elles colportent d'étranges accointances pour de non moins étranges ou fantasques cargaisons de rêves. Quand Sauveur restait éveillé tard dans la nuit, il éprouvait le besoin de se travestir. A la hâte, il se relevait, tout enroulé dans sa couverture. Debout au milieu de la pièce, il opinait du chef et de sa toge, autant magistrat qu'empereur voué aux pires sacrifices.

En ces moments déjà, sa lucidité outrepassait son désir de mener une existence propre. Mais par-delà cette volonté de puissance, bien dérisoire en soi, il se souvient que ces déguisements spontanés ont réduit les écarts, et pas seulement le temps entre le début et la fin de l'emprisonnement. Certes, un fossé s'est creusé ailleurs dont rien n'assure qu'il se réaligera sur le point de départ. Où trouver le juste milieu ? En se rendant méconnaissable, pardi ! C'est décidé, la notion même de chance fera office de balancier. Elle prendra à contre-pied une trajectoire supposée universelle ou tout au moins univoque.

Qui force la ressemblance déclenche le récit. Sauveur entend porter son témoignage, avec ses annotations, ses biffures et ses corrections. Rien ne serait sans elles. Vénérons-les, mes amis, prévient-il en remplissant comme à l'accoutumée le réservoir de l'anonymat. Il tient de ces acteurs qui sentent le public auprès d'eux. Pour un oui ou pour un non, il choisit son camp, cultive des penchants, au risque de se tromper d'épave ou de se renflouer.

A la fin, comme son heure sonnait de quitter la prison, il ne supportait plus de se comparer à un carnet de loterie, ticket après ticket, numéro après numéro, dans la superbe indifférence du mondé. Partout à la ronde, l'absence de relief absorbait son orgueil tellement qu'il se laissait entraîner dans des lectures sans retour. Il regrettait de ne pas ressentir le seul échec qui surpasse tous les autres. Cet échec qui consiste à traverser le présent sans motif, il le trouvait à la source des fatales bizarreries d'où enflaient ses préférences pour des styles à l'implacable raideur. Il ne pensait plus qu'à lui-même et s'adressait des idées neuves hors de tout sujet et de toute portée. C'était le contraire de l'enfermement qu'il rechercherait maintenant dans le mot ou dans le corps.

Soudain, victime d'une bousculade, il manque de trébucher, puis se ressaisit aussitôt, mais trop tard. Cette vigilance devenue réflexe lui porte tort, il faudra s'en guérir. Le gardien Laffiez qui vient de le surprendre dans sa liberté toute neuve redouble de sottise. Sauveur le toise et esquisse un sourire pour rattraper le coup, cependant que Laffiez insiste. Rappelle-moi ton nom, lui

lance-t-il d'un air narquois. La bonne blague ! On comprend mieux pourquoi certains prisonniers se passeraient de liberté pour une seule journée sans gardien. Sauveur fait mine d'ignorer le règlement en voyant des gardiens de part et d'autre des barreaux. Dans l'excès de zèle, le citoyen Laffiez a de l'avance. C'est aller vite en besogne peut-être de le condamner. Après tout, le zèle se raccorde, sur l'arbre de la société, aux branches de la séduction. Ses feuilles, les premières à tomber, annoncent les jolis ouvrages.

Le ton a changé. Au lieu d'intimider Sauveur, l'irritation causée par Laffiez lui redonne goût à l'action par le rapport de force. Ne pas se réjouir de la situation contribue au moindre mal, d'autant que personne n'est en droit de lui demander s'il trouve plaisir à couper le soleil en tranches. Et il savoure la transposition de cette image à l'échelle de la nature. En quelques pas, ses mouvements ont réappris à traverser les murs et les barreaux. Son manque de naïveté et de lucidité l'empêche de penser qu'ils ont complètement disparu. Simplifions cette philosophie de carton, se dit-il. Supposons que c'est la prison qui a quitté mon corps et mon esprit, et non pas le contraire. Ses murs et ses barreaux ont pris des fonctions et des responsabilités plus grandes que par le passé. Ils ne sont plus chargés de découper la lumière, quand elle daignait les atteindre. Sauveur éprouve ainsi une vive reconnaissance en observant Laffiez avec la suprématie de l'homme qui ne se rend pas en prison.

C'est là-bas, lui renvoie-t-il. Ce gardien a dû trouver sa source d'inspiration par ses seuls moyens. Produit d'un système où ne subsiste que la certitude d'une interminable dépossession, il incarne un type de personnage mutilateur. Bien malin qui comprendra que les talents se tarissent à cet acharnement, mais qu'ainsi dépossédés ils renaissent et reconstruisent leurs doctrines. De cette lutte incessante, captivante, Sauveur a très tôt reçu en héritage la part la plus stérile. Les atomes de la révolte ont eu vite fait de le ramener dans leur giron. Il reste qu'il n'a jamais ouvert les yeux sur sa propre conscience. La prison a étouffé de l'intérieur les feux de ce brasier. De même, le doute s'est installé d'appartenir à l'espèce sauvage des vauriens.

Laffiez déteste ces jérémiades. Il estime, bien à tort, que le ci-devant Raivaud n'est pas de taille, si l'on peut dire, à répondre à l'affront. La lutte entre la servitude et la révolte échange des signes de politesse. Pour contenir sa fureur, Sauveur bombe le torse. Il n'est pas près de se laisser faire. Avant, on lui reprochait de renâcler. C'est un mot qu'il n'emploie plus. En prison, il a appris à frotter sèchement les semelles et les talons de ses chaussures sur les surfaces les plus revêches, les moins résistantes à son imagination. Il a laissé chacun croire que ce geste s'apparente aux ruades des animaux à cornes ou à crinière. Vous vous trompez, braves gens ! Sauveur Raivaud rue dans les brancards d'un monde qu'il relègue au rang de partenaire. L'autre place est déjà prise, à l'opposé de ce qui pousse à la concession. Tout l'engage à saboter en règle fortunes

et fatigues accumulées sur des croyances suspectes et futiles. Mais que de camouflets reçus pour le réconfort d'un discours au mieux hermétique, au pire inaudible. Car le goût du pouvoir égale celui des richesses, égale la perte d'équilibre. De là le sentiment de croquer la vie comme des miettes dans une souricière. De là l'intérêt de triturer l'idée qu'il est trop tard pour courber l'échine et trop tôt pour se redresser. Alors il vaut mieux servir la cause du présent, sachant que le passé n'existe pas, le passé du moins qui repousse jusqu'à surpasser les limites du temps.

Dans les yeux de son vis-à-vis, Sauveur songe que le monde n'est peut-être, pour le bien de l'humanité, qu'une vaste prison. Mais comme il n'en détient pas le secret, il s'interroge. De même qu'une clé sans serrure n'est pas une vraie clé, un monde sans prison est-il un vrai monde ? Et quand on dit un vrai monde, chacun sait que le vrai est de trop. Le mot trop est lui-même de trop, du commencement à la fin d'une prison. Et il n'y a aucun compte à régler, pas même au nez et à la barbe de tous les gardiens de l'univers, pas même en échange de toute la perplexité d'un Laffiez qui fraternise. Leurs mains se serrent. Faisons la paix, réconcilions-nous, promis, juré, se lancent-ils, plus désinvoltes et incrédules l'un que l'autre. Sauveur interpelle un couple de pauvres malheureux qui passent par là, lui le teint et le costume gris, la chemise déchirée au niveau du nombril, elle emmitouflée dans un ample manteau beige foncé à demi-rapiécé. Troublé par cette apparition, Laffiez s'écarte, puis s'esquive de crainte de prendre son service en retard. Sauveur apprécie.

Histoire de ne pas ajouter une contrainte de plus au joug de l'existence, histoire d'éviter que la solitude seule parvienne à réparer les dommages de l'oppression, ses raisonnements s'appuient et butent sur le respect de l'heure et, si tant est qu'il résiste, du temps. Ce système plaît encore mieux quand la solution choisie par le plus grand nombre est en général celle qui échoue à tous les coups. Adieu Laffiez, adieu vieille branche, tu frissonnes et fredonnes en filant une chanson populaire. Les lauriers sont coupés, répète à son tour Sauveur qui se précipite sur l'aubaine par le soupirail de l'enfance. Dans cette irruption du rêve, les paroles lui reviennent machinalement en tête. Comme des prisons dorées surplombent l'indifférence générale, les jardins d'éden regorgent de phrases toutes faites qui dévoilent la nudité des sens. Nous n'irons plus au bois ni en prison. La belle que voilà ! Et déjà surgit une autre ritournelle. Les attentes s'appliquent aux codes en vigueur et aux nomenclatures assises. Le ressentiment d'un vilain malentendu se dissipe dans la rosée jaillie de l'aube nouvelle pour rentrer dans la danse.

Les serments rétablissent la belle séductrice à jamais réapparue. C'est bien de ce côté indiscutable des éléments du petit matin que se range Sauveur Raivaud. On ferait mieux, à son image, de s'intéresser au sort des lauriers autour desquels convergent les serviteurs de tous les horizons. On y verrait au grand jour le mode d'emploi des récompenses, attributions et confiscations incluses. De près, on assisterait bouche bée à l'élagage des consciences, sans contrôler les vrais des faux adeptes qui larmoient leurs

honneurs. Au-delà de ces chimies, une injustice en cache une autre. Sauveur l'atteste, bien gêné que le langage des yeux, composé de mots exempts de vocabulaire, ait à ce point souillé en lui l'ordre des priorités. Certes, l'injustice extrême ressemble à un entonnoir peuplé de bouchons en lutte pour l'orifice. Sauveur réalisera peut-être plus tard ce chef-d'œuvre d'impertinence virtuelle. Mais des prisons miniatures en liège remplaceront les bouchons. Alors, nageant entre deux eaux, en dehors même de toute justice, il se trouvera fatalement un garde-chiourme derrière les fautes et préposé aux fouilles pour anéantir les inventions ou arrondir leurs angles selon la culture des lauriers.

Avant de rejoindre la prison, Laffiez se retourne une dernière fois et crie au loin une parole que Sauveur allait prononcer. Bonne chance ! A qui s'adresse-t-on ainsi ? Les deux pauvres malheureux s'excusent, en s'étreignant, de ne pas pouvoir recevoir ce message. Sauveur se défend de leur expliquer que la chance, comme la liberté, dépend de la définition qu'on donne et qu'on reprend. Le monsieur le rassure sur-le-champ ! C'est trop triste la misère : un jeu où l'on ne gagne jamais ; une balle aux prisonniers où l'on n'est jamais délivré. Des hommes en cercle, tordus et interdits, voyagent d'une extrémité à l'autre. Dans sa cellule, Sauveur a compris que rien au monde n'a été aussi bien exploré et exploité que la misère. On en a si bien parlé que les plus malheureux mêmes en ont souffert. Ces simagrées ne servent à rien. Sauveur se hérissé contre l'espèce nuisible des paroissiens du misérabilisme. Il est tellement remonté qu'il n'en finit pas sa

pensée. De toute façon, la fin d'une pensée procède d'un état d'esprit semblable et, dans la meilleure des solutions, débouche sur une aumône.

Il voudrait le dire à ces deux misérables, mais ses mots s'éliminent dans sa gorge. Que cette paralysie le rend stupide ! Le mutisme ou le mensonge ? Le dilemme ne sera jamais accepté par les protagonistes ? Bon, la vérité ici n'est qu'un moyen de changer à mi-parcours d'identité. Sauveur voudrait leur dire qu'il va livrer bataille à toutes les formes de misère. Au fond, il sait qu'il n'en est pas capable. La vérité n'a jamais été la raison. Pas de fin, pas de sommet, on ne cherche à l'atteindre que pour tourner autour. C'est cela la vie de révolte. Au reste, il se figure qu'il deviendra bientôt un autre homme. Après vingt-quatre heures, un jour nouveau commence, bien qu'un carillon ait annoncé le passage d'une caravane miraculeuse. Déjà on reconnaît les roulettes décorées de graffiti. Leurs roues creusent des traces sur le goudron des routes qu'elles traversent. Dans cette course aux paysages, tous les horizons se sont regroupés sur la même ligne de départ. Sauveur a cru qu'il avait accompli la principale étape du parcours. Pis encore, il s'est rassuré qu'il n'avait rien réussi de mieux que de se retrouver en prison. Il y a rencontré par l'intérieur les plus lamentables individus de la population carcérale. Il s'est catalogué lui-même comme le plus terrible. Il s'est noyé dans un moule où chaque détenu prétendait subir cet affront, face à son propre signalement.

Des prisonniers, Sauveur n'a rien appris, sinon que les êtres entre parenthèses changent sans cesse d'opinions, se fichent de tout et sont taciturnes jusque dans la calomnie, comme s'ils ne connaissent aucun système de défense. A leur côté, il a même oublié ce qu'il avait pu apprendre antérieurement. Il sort de détention, un point c'est tout. Le ressort de la révolte agite chacune de ses pensées qu'il ne cherche plus à formuler. Les politesses et les civilités sont braquées dans sa direction. Sur le monde, il pose un oui non en arme d'où claque, entre ses dents, le tic-tac nerveux d'un fouet élastique. A peine forcé, le trait fait pâlir d'envie les mâchoires des majorités silencieuses. Il n'y a pas d'ennemi, mais des limites de surveillance à ne pas franchir, tels des muscles qui continuent de se développer. L'imagination même ne voudrait pas concevoir ce mode d'éducation. Les gens du métier parlent, et pour cause, de rééducation. Pas question d'un quelconque retour en arrière. Sauveur a peut-être hérité de cette nature en compensation de la grande volonté qui manque à sa vie. Mais propriétaire d'aucun destin d'aucune dimension, il n'en a que mieux assimilé les chemins de traverse et l'imprudence aveugle que l'on manifeste à leur égard. Le prisonnier qu'il a été doit aller maintenant à l'essentiel, où n'existent plus les limites qui lui apparaissent rétrospectivement comme les limites que chacun porte en soi. De là sa confusion générale et sa consternation que le monde soit peuplé de gens plus ou moins bien intentionnés, fourbus avant de mesurer leurs forces sur l'autel de la méfiance divine.

Misère de misère, constate-t-il devant ces deux loqueteux. Pourquoi avoir renoncé à changer la condition humaine si, de boutiques en comptoirs, l'aventure mène à l'injustice. Autrefois, on s'embarrassait moins des codes comme d'une crème figée qui forme des masques pour les plus démunis. Et dire que l'on ose servir de la soupe populaire à ces misérables, tandis que prospèrent dans la pure légalité les débits de boissons aux cruels élixirs. Ceux-là aux moins résistent aux crises. Combien de prisons bâties par leurs fréquentations ? Combien de patrons et de patronnes confondus par la perte de leurs meilleurs clients, piliers aussitôt remplacés sans qu'ils aient eu le temps de se poser la question ? Dans son monologue intime, Sauveur voit s'amplifier la dose des responsabilités qui lui incombent et qui l'accablent. En même temps, à l'instar des petits, des moyens et des grands commerçants, il n'accorde plus crédit. D'un côté, il y a les prisons, de l'autre le reste du monde. Ce n'est pas la peine de divaguer sur les abords. L'expérience de la détention n'autorise rien, mais constitue d'emblée une sorte de malencontreux hasard. Or, quand bien même on en aurait été marqué à vie, il ne s'agit pas de s'en prévaloir. Ce n'est même pas un argument, comme n'en sera jamais celui que les prisons soient construites par les hommes. Tous des canailles, fulmine Sauveur au visage des deux inconnus qui virevoltent sur eux-mêmes devant cette subite violence.

Cri de délivrance. Empiètement de la raison sur le cœur, contrairement à ce qu'on dit. Huis clos sentimental pour

reconnaître, à la tombée des valeurs morales, le droit, voire le devoir de tricher. Sauveur a hâte d'être de nouveau considéré. Qui mieux que les pauvres tiennent cette fonction ? Qui mieux qu'eux mettent, dos au mur, les pieds dans le plat de la faillite existentielle ? N'importe quel visiteur de prison,

- NE PAS SE MOQUER S.V.P. -

sait de quelle force de substitution sont investis les détenus pour honorer leur contrat. Chaque contrat envoie un mot dans la figure. Par exemple, un contrat se résume ainsi :

C A G E

Il exclut toute marque de pauvreté. Malgré quelques actes de suicide qui émaillent une peine et rattrapent les plus durs à cuire dans leurs superbes isolements, aucune population ne jouit d'une aussi grande faculté de raillerie. Le mot est faible. Ne pas s'écraser ni s'aplatir, cela rameute les énergies les plus hostiles à la société. Et pas seulement la civilisation d'aujourd'hui, mais toutes sans exception. A ce rythme, la planète va baisser son rideau. Il est temps de faire l'inventaire pour tous

les badauds qui ne lèchent plus les vitrines. Que cessent vos malheurs ! Victimes expiatoires, frères d'outre-tombes et berceaux, il n'est pas d'autre issue que de vous rendre votre dignité. La voie est étroite, mais elle semble rôtir l'hésitation sur le bleu d'une flamme qui brûle au firmament. La partie n'est pas perdue puisqu'elle n'a jamais vraiment commencé. Ceux-là mêmes qui prônaient l'action immédiate ont toujours retardé l'échéance, sans manquer une seule occasion de se ridiculiser.

A croire que le critère d'appartenance décide de tout. La littérature aux littérateurs, la musique aux musiciens, la loterie aux joueurs et les prisons aux prisonniers. La richesse aux riches et la pauvreté aux pauvres, se désole Sauveur en engageant le dialogue avec les deux larrons. Notre place n'est pas ici, lui rapportent-ils avec un soupçon de préciosité dans la bouche. Comment ? Si la misère ferme la marche du monde, elle n'a accès qu'aux rudiments de la langue. Mais posons la question différemment. Qu'est-ce que change une peine de prison ? Eh bien, par éclairs, le sentiment de ne plus savoir parler et de s'en insurger ! Peut-être aussi l'idée germe-t-elle qu'une sorte de malaise général ou de folie ont gagné du terrain. La langue surtout a changé. Elle montre davantage ses crocs.

Sombres présages d'un prompt rappel à l'ordre. Par-delà cette funeste découverte, l'appréhension domine. Il a été pris, le poltron de Sauveur, lui soufflent les mots courants. Damnée miséricorde, comme si le monde avait grandi entre temps sur une position erronée et privée de langage. Cessez de croire qu'il existe un

double langage propre aux détenus. En prison, les mots s'affaissent les uns après les autres dans une défaillance qui affecte, à tout casser, le défilé des jours. Oui, comment faire pour que tout soit comme avant ? Simple question de bon sens à qui veut bien oublier sa prison ou sa misère. Mais pour les autres, rien n'est moins sûr. Maintenant, les deux malheureux comprennent la détresse de Sauveur. La détresse ! La prison s'est installée à califourchon sur son nez, comme une pustule. Vivre avec cette infection est une nécessité cavalière. Prison poison, un o pour un r, que d'or au tourniquet ! Et que d'écailles au portemonnaie ! Même livré à sa peur, complètement impuissant et acculé, sous la menace de gens qui ne se soucient point de leur méchanceté,, un serpent fait encore frissonner les plus intrépides gaillards. Sauveur leur confesse que sa stature d'ancien détenu lui procure le même sentiment.

Nous ne partageons pas cet avis, renchérissent les deux déshérités. Nous nous sommes donnés la peine de servir et nous voilà bien avancés. Chacun connaît la suite, figure de référence et simple formalité, au choix et à l'image de ce que cherche le moindre juge rondouillard. Pourquoi être né si le mal s'acharne contre le mal ? Ce chantage n'est pas sans rappeler que tout part de lui, par voie d'hypocrisie et de grosses frayeurs. Or le pauvre homme raconte que pour se sortir de la misère, indépendamment du mal qu'il a commis et subi en traçant son chemin, il a toujours compté sur lui-même. Compter est beaucoup dire, car il a plutôt retiré de lui-même, pièce après pièce, fil après fil, le pantin qui

articulait dans la tête d'autrui, au hasard des rencontres, ses propres raisonnements. La ligne de front s'est déplacée. D'ailleurs, en l'absence de guerre, toute stratégie moderne lui substitue celle des prisons.

D'égarement en égarement, on finit par ne plus reconnaître son troupeau. Sauveur l'a dit aux bergers vrais ou faux. Les bons comme les mauvais remettent au commissariat de police leur petite laine. Mais à force d'avoir été le mouton tondu et grillé, on n'appartient plus à aucun troupeau. L'on se prend à rechercher des modèles partout à la ronde. Il n'y a pas d'autre solution, se martèle-t-on dans le crâne à tout bout de champ, sans savoir répéter ses erreurs. Et pour desserrer l'étreinte ennemie, en guise d'impérieuse contradiction on choisit une autre solution. La première venue. Là, ils sont d'accord les deux compères, sous le regard ébahi de la pauvre dame que cette conversation a dépassée. Malgré sa condition de clocharde éprouvée par les vices de l'indulgence et de la compassion, elle n'en revient pas. Il y a trop longtemps que les théories ont juré de la tirer d'affaire. Donc, elle n'y croit pas et leur inflige par ce refus une de ces corrections dont on préfère ne pas se remettre. Point de théorie, clame-t-elle, mais rien que des envies folles, comme des aiguilles arrachées aux boussoles, comme les pages déchirées du hasard. Soudain Sauveur découvre pour la première fois ce qu'il ne craint pas de dénommer une possession coupable. La révolte brute et bête existe. Qui pense l'attraper se plie à ses volontés, sera précipité dans les panneaux d'interdiction et lira la revanche des

mots : prison, bail à céder. Ces évidences lui assènent les coups qu'il aurait voulu porter. Elles lui révèlent ainsi un individu burlesque qui lui renvoie son image. C'est d'une logique à toute épreuve. Pour se moquer de tout, il faut être moqué de tous. Comme à la fête foraine quand, du stand de tir, retentit la sentence :

- Encore un gagnant !

VII

DELTA

Chers camarades,

Aux dernières nouvelles, Sauveur Raivaud corrige tout de même des épreuves chez un imprimeur. L'antique turbin ! Mais il aurait très bien pu être comptable dans une fabrique de moulinettes comme rincer des verres au troquet du coin. Du coup, il abreuve sa soif d'absolu et de négation. Sa main châtie les coquilles. Son œil cligne jusqu'au delta des mots. Sa chair se hérissé en deleatur ? Deleatur en latin signifie : qu'il soit effacé !

Quand une langue morte laisse en pâture à d'autres mondes la mort qu'ils méritent, l'espoir ronge jusqu'à la moelle et au triomphe l'os de la révolte.

FIN